

Tu marches dans ton jardin. La nuit, sans bruits de circulation, te rend un monde à taille humaine. La ville est une salle de concert. Les grenouilles chantent pour toi. Elles chantent chez le voisin, mais lui n'écoute pas. Comme chaque soir, ta vie se pose sur ton épaule comme un hibou bipolaire. Tu cherches le sens, la raison, un mirage de paix matinale. Ton regard myope vise les étoiles, ou peut-être les îlots électriques, au loin, pour insomniaques tels que toi. Personne ne voit que tu es sur scène. Tu avances dans l'ombre, sans bruit, ton esprit éclaté en mille lumières, mille projets, au matin oubliés. Chaque soir, le hibou revient. Chaque soir, les grenouilles chantent pour toi.

Et une moto passe...

BORDEL, UNE MOTO PASSE.

Évidemment, une ville reste une ville. Oui, une ville, avec des gens... Et ce qui devait arriver arriva. Salut envolées nocturnes, scène intimiste... Adieu hibou ! J'ai presque une larmichette qui perle au coin de l'œil. Mais enfin, pleurer de frustration, même un bon coup une fois pour toutes, serait une perte de temps.

À propos, je préfère te prévenir tout de suite : je suis pressé. Il y a comme un air de lapin blanc là-dessous me diras-tu, avec une méchante reine à l'arrivée, et peut-être un rêveur psychopathe. Oh mon Dieu, si ça se trouve je suis déjà en train de rêver ! Peut-être même que je suis une petite fille... Non, un lapin ! Si ça se trouve les lapins rêvent qu'ils sont des petites filles... Mais bordel qu'est-ce que je raconte ? Bref, si tu y tiens j'ai bien une histoire à te confier, mais ne compte pas sur moi pour te livrer les détails superflus ou inintéressants, comme les lapins, ou les petites filles, ce serait assez dérangeant du reste... Et puis je m'éparpille rarement, les amateurs de digressions peuvent passer leur chemin ! D'ailleurs, je ne garantis pas que ce soit une bonne histoire (j'évite ce genre de garantie parce qu'en général ça te retombe sur le coin de la gueule un jour ou l'autre...).

Bon, voilà, on est tous les deux. Toi, moi, enfin mon livre, enfin s'il est édité, enfin si j'arrive à le finir. Ah oui, il est possible que je te laisse tomber en cours de route, mais n'y vois rien de personnel, je suis comme ça. Je n'ai encore jamais écrit un livre entier quoi. Bon, je n'ai jamais vraiment lié d'amitié durable non plus, ce qui n'arrange rien, certes. Mais après tout tu es là, tu as peut-être la flemme de bouger, ou bien on t'a plus ou moins obligé à me lire, et puis je sais que pour l'instant tu me laisses ma chance. Tu m'as acheté bordel, laisse-moi une chance ! On va s'entendre, crois-moi. Pour ce que j'en sais, la plupart des gens me considèrent comme un drôle d'animal, mais je suis incontestablement à l'écoute de mon prochain, mes grandes oreilles en témoignent ! D'ailleurs, j'ai toujours pensé, et je pense encore, que l'écrit pacifie les relations quand l'oral s'efforce de les détruire. Tous ces mots qu'on ne pense pas et ces pensées qu'on ne met pas en mots me font tourner la tête... Par contre, si tu pouvais me lire avant que je sois décédé depuis plus de 70 ans, ce serait plutôt appréciable de mon point de vue, quitte à me télécharger illégalement...

J'ai déjà fait mieux comme intro. On va peut-être passer à la suite, du reste je suis pressé, comme tu sais. Alors voilà, dans la vie j'écris. Enfin j'essaie (ça commence bien...), j'ai un style quelque peu "ampoulé", comme aimait à me le rappeler mon professeur de lettres modernes. Sérieusement, qui a inventé ce mot ? Est-ce que je le traite de "verre-à-piedé" ou de "cheminiesque" moi, cet ivrogne enfumé, cette ampoule grillée... Qu'est-ce que je raconte moi... Donc, j'écris. Je gagne pas mal d'argent d'ailleurs, un paquet de fric même. Non, je blague, c'était pour vérifier que je ne rêvais pas. Dans les rêves on croit à ce qu'on dit, en général. Je n'ai pas un rond. Je vis dans une cabane au fond du jardin de mes parents. Enfin, pour être honnête, ils ne sont pas exactement à proprement parler véritablement tout à fait au courant de ma présence... Dans les détails, quoi. Mais parlons de faits. Je vis dans cette cabane recouverte de végétation. Elle est d'ailleurs plutôt bien conservée malgré les apparences (comme moi du reste...). Pourquoi suis-je ici, me demanderez-vous les sourcils en accents circonflexes ? Eh bien, vous répondrai-je le sourire en courbe sinusoïdale, il est assez désespérant de réaliser que le seul endroit où je me sente libre d'être moi-même n'est qu'une autre forme de prison : la maison familiale (la cabane familiale en l'occurrence). Du reste, qui est moi-même ? Est-ce vraiment cette personne que je suis en présence des gens qui m'ont toujours connu ? Ou est-ce cette personne sans cesse nouvelle que je suis ailleurs, auprès

d'autres, forcé de me dépasser, mais par là-même de dépasser certaines caractéristiques qui sont miennes ? D'ailleurs, entendons-nous bien, si je compare la maison familiale à une prison, ce n'est pas tant qu'elle lui ressemble, c'est plutôt que j'y suis prisonnier d'habitudes confortables qui m'apportent une sécurité que je n'ai jamais retrouvée ailleurs. Et venant d'une personne aussi angoissée que moi, crois-moi, ce n'est pas sans valeur... Et donc, je vais déjeuner chez mes parents deux fois par semaine, en dissertant sans faillir sur mon travail épuisant à la banque, les embouteillages étouéoutout... Ce qui les conforte dans l'image du fils dévoué que je tiens à leur renvoyer et à cultiver dans leur jardin intérieur bien entretenu. Très important, le jardin intérieur, n'est-ce pas ? Nous sommes d'accord. Tu l'auras peut-être remarqué, je suis légèrement insomniaque. Ce qui tombe plutôt bien étant donné que je n'aime pas les gens. Mais j'aime mes parents. Et j'aime leur jardin (extérieur), tellement envahi de lianes et d'arbres moussus que je m'y confonds aisément. Sans compter que j'ai une barbe de plusieurs jours et deux ensembles – vert bouteille pour le jour, noir pour la nuit – qui m'aident assez à me fondre dans le décor lors de mes promenades. Et comment te nourris-tu, petit ermite hautain ? Me demanderas-tu, petit termite urbain. C'est très simple : je suis végétarien et me contente sans rechigner des légumes du jardin, agrémentés bien entendu de quelques céréales. Il se trouve que j'ai écrit quelques articles pour des hebdomadaires très connus à l'occasion, et les économies réalisées au cours de ces années frugales parviennent encore à sustenter ma maigreur satisfaite. Le contentement, telle est ma devise !

Au fait, j'avais presque oublié que tu étais venu écouter une histoire. La voici. Il y a de ça deux ou trois nuits, rasséréiné par le silence et poussé par un hibou particulièrement surexcité, je m'aventurai hors du jardin familial. Pour une fois, aucune moto ne venait interrompre mes rêveries sautillantes, aucun éclat brusque n'interrompait le vibrant dialogue entre les étoiles et les réverbères, et je me sentais presque chez moi dans cette ville dépeuplée. La petite maison de mes parents s'est retrouvée au fil du temps prise en sandwich entre deux immeubles beiges qui abritent des bureaux, au point que du bout de la rue je croirais vraiment voir une feuille de salade prise entre deux petits pains taille XXL. La démesure des immeubles, de mon point de vue plutôt ras des pâquerettes, n'est que le contrepoint de la démesure générale dans laquelle se sentent flotter les individus. « Voilà ! », hurlent-ils au néant. « Nous aussi on voit grand désormais ! », et ils s'accrochent à ces bouées en béton géantes pour ne pas laisser leur esprit se noyer dans la démesure du monde. C'est à ce genre de réflexions que je me livrais à ce moment-là, vois-tu ? Mais les concours de quéquettes, ça occupe cinq minutes et je me mis à scruter l'obscurité en avançant sur cette scène désertée par les comédiens. C'est alors que je m'en aperçus. Quelqu'un me suivait. À bonne distance, pour ne pas m'effrayer sans doute, se dissimulait maladroitement une petite fille, qui avançait dans mon dos dès que le martèlement de mes pas sur le trottoir le lui permettait à nouveau. Bordel, ce sont les petites filles qui suivent les types louches dans l'obscurité maintenant ! Le monde était tombé sur la tête pendant mon sommeil ou quoi ? Je marchai un peu plus vite. Des gouttes de sueur commençaient à perler dans ma nuque. J'entendais bien au bruit de ses pas qu'elle se rapprochait. Mais alors que, la tête à demi tournée, je décidai de décamper au plus vite, je me pris un réverbère éteint en pleine figure et le noir se fit, complet cette fois. J'eus à peine le temps de réaliser que je m'étais fait avoir par une ampoule grillée.

Le petit jour. La circulation a repris, les gens grouillent comme d'immenses insectes attirés par la lumière urbaine. Ai-je vraiment dormi dans cette ruelle sale ? J'avance sur scène, bousculé par la foule, sous le projecteur gris d'un soleil voilé. Les gens qui vivent ici sont très grands, et ils me regardent bizarrement. Les yeux levés vers eux, je réalise soudain que j'ai les pieds dans une flaque, une très grande flaque, et mes jambes m'envoient d'étranges signaux. Je jette un œil aux dégâts. Je ne me rappelais pas avoir des jambes aussi poilues. Pour être tout à fait honnête, elles sont presque aussi grises que l'eau. Comme tout est gris soudain... J'attends que mon reflet se précise dans la flaque métallique, la lumière de ce jour gris esquisse une forme à la surface. Je me fige, l'eau aussi. Elle aussi n'en croit certainement pas ses yeux liquides.

Un lapin. Bordel, je suis un lapin.